

POLICULTURES

Mars-avril 2016

La LETTRE DES POLITIQUES CULTURELLES ET ARTISTIQUES.

Numéro 199

page 4 > Lascaux prépare sa réplique, page 5 > La chronique de Jacques Bertin : c'est le printemps, page 7 > Jean-Hubert Martin, le caramboleur, page 8 > le Chinois Tim Yip à Amiens, page 9 > Dakar, cinquante ans après, page 10 > Barcelo, de Picasso aux Dogons, page 11 > Little go girls, filles d'Abidjan, page 12 > Le film qui aurait été le plus grand, page 13 > Biens culturels : un commerce en or, page 14 > Fromanger, les couleurs du temps, page 15 > un mois culturel en bref

MAUVAIS PAS

Premiers pas d'une nouvelle ministre de la culture, dont on se dit qu'elle a un an à peine pour imprimer sa marque, et qu'elle n'a *a priori* qu'à mener à terme ce qui a été engagé avant elle.

Et de fait, la première chose qu'elle a eu à faire a été de défendre la loi sur le création et le patrimoine, au pied levé au Sénat, avec seulement quelques jours de recul à l'Assemblée nationale.

Le Sénat, sur cette loi, en particulier sur le volet patrimoine, avait fait du bon travail. Il avait, tout bonnement, rappelé l'État à ses responsabilités, qui étaient d'assurer par de bonnes lois la protection des sites importants. La loi affaiblissait les protections, le passage par le Sénat a rétabli l'équilibre.

Le Sénat avait aussi introduit un amendement dont on ne pouvait que se féliciter, et qui protégeait les sites contre les débordements des implantations d'éoliennes. L'Assemblée nationale, quand le texte lui est revenu du Sénat, a purement et simplement supprimé cet amendement, avec le soutien, hélas, de la ministre de la culture.

La même ministre avait, quelques jours plus tôt, avalisé la position du CSA favorable à l'introduction de la publicité commerciale sur les radios de service public.

Deux exemples qui prouvent qu'en quelques mois, s'il est difficile d'imprimer une marque positive, il est aisé de se manifester par des actes négatifs.

Philippe Pujas

ENQUÊTE SUR L'AUTEUR

Dans la filière du livre, le maillon le plus mal connu était, paradoxalement, l'auteur. Quand elle était ministre de la culture, Aurélie Filipetti, qui fit beaucoup pour le livre, a répondu favorablement à la demande des organisations professionnelles, qui souhaitaient que soient lancées des enquêtes spécifiques.

Ces enquêtes sont désormais là, présentées à la veille du salon du livre de Paris. Elles avaient été

lancées parce que les organisations professionnelles avaient le sentiment que la situation des auteurs se dégradait. Les enquêtes confirment cette intuition. Elles dressent aussi un état des lieux quantitatif, faisant le partage entre les auteurs qui vivent de leur plume et les autres, soit 10 000 sur 100 000.

Lire page 2, ainsi que, page 16, la chronique de Philippe Poirrier sur "l'assassinat des livres".



La 3ème édition du festival *Normandie impressionniste*, qui se déroule dans une région réunifiée, a pris pour thème le portrait. Sur ce sujet, l'abbaye de Jumièges a frappé les trois coups (page 6)

ENQUÊTE SUR L'AUTEUR

Qui écrit ? de quoi vit l'écrivain ? vit-il aujourd'hui mieux ou plus mal qu'autrefois ? Des questions auxquelles tentent de répondre une série d'enquêtes coordonnées.



On connaît un peu mieux l'auteur français de livres depuis une série d'études complémentaires qui ont été rendues publiques à la veille du salon du livre de Paris. On sait qu'il appartient à une cohorte de 100 000, dont environ 10% vivent réellement de leurs livres, et que dans sa vie d'auteur, les activités connexes prennent une place croissante et problématique.

Ces études étaient demandées depuis longtemps par les associations d'auteurs (Société des Gens De Lettres, Conseil Permanent des Ecrivains) qui jugeaient, plus par intuition que par preuves, que la situation se dégradait. Ces associations ont plaidé auprès de la ministre de la culture, qui était alors Aurélie Filipetti, que des études s'imposaient. Aurélie Filipetti s'est laissée convaincre, et, lors de la restitution publique, la présidente de la SGDL, Marie Sellier, n'a pas manqué de lui rendre hommage. Le point de départ, c'était la dégradation des conditions d'exercice de l'activité d'auteur, dans un marché du livre en retrait, alors que plus de livres étaient publiés chaque année, et que la transition numérique amenait de nouvelles incertitudes. Les études sont là aujourd'hui, et dressent un profil jusqu'alors inconnu de l'auteur, celui qui vit de ses droits d'auteur comme de celui à qui l'écriture n'offre que des revenus accessoires.

Des chiffres globaux d'abord. L'évolution de la population des auteurs de livres s'inscrit dans la croissance générale des professions artistiques depuis une génération. 101 600 auraient, selon le recoupement des enquêtes, perçu des revenus d'auteur dans le secteur du livre en 2013. Parmi eux, 12 000 perçoivent assez de revenus pour pouvoir s'affilier à l'AGESSA, régime social des auteurs de l'écrit (soit 8 487 euros bruts en 2013), et un total de 5300 sont effectivement affiliés en 2013, soit 3,4 fois plus qu'il y a trente ans.

Le grand apport des enquêtes, c'est cependant ce qu'elles révèlent sur les autres auteurs, soit neuf sur dix, et la comparaison qui est faite avec ceux du noyau dur.

CEUX QUI EN VIVENT

Qui sont ces auteurs qui tirent du livre des revenus marginaux ? à 85%, ils sont auteurs de textes ; 6% sont traducteurs, il reste donc peu de place pour les dessinateurs, graphistes, scénaristes et adaptateurs. la littérature est minoritaire chez eux, avec seulement 12% du total des écrits. On les trouve surtout dans les documents d'actualité, les sciences et les sciences sociales. Profil très différent chez les affiliés ou affiliables Agessa, beaucoup plus équilibré, et où le texte ne représente que 39%

ENQUÊTE SUR L'AUTEUR

SUITE DE LA PAGE DEUX

du total, et la traduction .

Ils ont de bons revenus, sensiblement supérieurs à ceux des affiliés à l'AGESSA. Parmi ces derniers, un sur deux (47%) vit dans un foyer dont le revenu est inférieur à 2 500 euros nets par mois. Alors que, tous auteurs confondus, la moitié vivent dans un foyer dont le revenu est supérieur à 4 250 euros nets par mois, ce qui les place dans les 20% des foyers aux revenus les plus élevés.

67% des auteurs du livre avaient en 2013 une autre activité professionnelle, dont 11% dans le domaine artistique ou culturel. Deux sur cinq des non affiliés Agessa travaillent dans l'enseignement et la recherche, et 1 cas sur 20 dans la presse (journalistes) ou les professions médicales.

REVENUS EN BAISSSE

Il est confirmé que les revenus sont à la baisse, surtout depuis une dizaine d'années. On le mesure bien sur les « affiliés » AGESSA, pour lesquels on dispose de données sur longue période, c'est-à-dire depuis 1979. On y constate un pic de rémunération vers les années 1990 - 2000. Les enquêtes se refusent toutefois à extrapoler sur l'ensemble des auteurs, pour lesquels les mêmes données n'existent pas. L'étude prévient : « Si détaillée que soit l'analyse des évolutions du revenu de cette fraction de la population des auteurs du livre, on se gardera donc de la tentation naturelle de considérer qu'elle est représentative de l'évolution des revenus des « auteurs du livre ». Au total, le revenu global des auteurs de livres est "relativement élevé" (un auteur sur deux déclarant plus de 35 600 euros nets par an), mais chez les affiliés, cette moyenne descend à 22 000 euros.

La tendance à la baisse des droits d'auteur s'est accompagnée d'une augmentation des revenus des autres activités professionnelles qui ont, selon la synthèse des études, servi d'amortisseur. Les écrivains participent de plus en plus à des activités connexes (signatures, interventions dans des écoles, ateliers d'écriture, résidences. Ces activités ont fait l'objet de l'étude réalisée,

dans le cadre du programme général, par la Fill (Fédération interrégionale du livre et de la lecture). La Fill a interrogé un échantillon de 3394 personnes, dont un tiers d'affiliés AGESSA. Conclusions : 95% ont des activités connexes; et « l'affiliation au régime de sécurité sociale des artistes auteurs est nettement corrélée avec l'engagement de ces pratiques et avec leur rémunération ». Mais aussi : la rémunération de ces activités est encore «trop peu fréquente»; l'enquête pointe «une méconnaissance des modes de rémunération par les opérateurs».

LES ACTIVITÉS CONNEXES SONT "VITALES"

Même tonalité dans l'enquête réalisée en Ile-de-France par le MOTif, observatoire régional du livre, qui constate que les activités connexes sont « vitales », à la fois comme reconnaissance symbolique et comme ressource financière, mais que « il reste à sensibiliser les intermédiaires, qui considèrent encore trop souvent que l'intervention d'un écrivain relève de la promotion de son œuvre ».

LIVRE NUMÉRIQUE : STAGNATION

La lecture de livres numériques marque le pas en France, révèle le sixième Baromètre SOFIA/SNE/SGDL des usages du livre numérique.

20% des personnes interrogées déclarent en lire, soit 2% de plus qu'en 2015. Mais le nombre de livres numériques achetés par personne diminue (25% disent acheter moins qu'avant), ainsi que les montants qui leur sont consacrés (32% disent dépenser moins, contre 25% dans l'enquête précédente). Autre indicateur de la désaffection relative: le temps passé chaque jour à la lecture sur écran est de 57 minutes, soit 14 minutes de moins qu'en 2013.

Rappelons que par ailleurs les ventes de livres physiques ont progressé, l'an dernier, de 1,7%.

UN SALON DÉCEVANT

Il n'aura pas suffi au Salon du livre de Paris de changer de nom, et de devenir "Livre Paris", pour trouver une nouvelle dynamique : la fréquentation a, selon les organisateurs, été en baisse de 15% sur l'édition 2012. Un chiffre qui surprendrait presque le visiteur, qui n'a pu que constater dans les allées une densité sensiblement plus faible que la moyenne. Ce serait, assure l'organisation, "à l'image des autres salons et événements culturels".

Reste que la volonté de relance d'une manifestation qui peine à trouver son nouveau positionnement se traduit par des résultats décevants. Et que continue de se poser la question d'un grand salon du livre pour le grand public : par quoi justifier un prix d'entrée élevé (12 euros) dans ce qui reste d'abord une grande librairie ?

Vincent Montagne, président du syndicat national de l'édition et du salon du livre, voulait croire que ce salon 2016 serait celui du "réenchantement". L'heure est plutôt, semble-t-il, au désenchantement.

"L'AUTRE LIVRE" INVITE À CHOISIR

Cette contre-performance a entraîné une réaction cinglante de Gérard Cherbonnier, président de l'association "L'autre livre" qui réunit des éditeurs "indépendants". Pour lui, "ce salon reste celui des professionnels de la profession exhibant leurs auteurs labellisés dédicant". Il juge que "l'élite de la profession (n'arrive) pas à se décider entre un salon "affairiste" style Francfort ou un salon pour "lecteurs" avec entrée gratuite comme à Bruxelles".

"L'autre Livre, conclut Gérard Cherbonnier, reste à la disposition du Syndicat national de l'édition s'il souhaite un jour organiser un salon du livre ayant les pieds dans la vraie vie, pour des vrais gens, tourné vers la curiosité des lecteurs".

LASCAUX PRÉPARE SA RÉPLIQUE

RENDEZ-VOUS

LIVRES RARES ET ESTAMPES

Le Salon International du Livre Rare, de l'Autographe de l'Estampe et du Dessin aura pour invité d'honneur de son édition 2016 le Fonds patrimonial *Heure Joyeuse*, héritier de la première bibliothèque consacrée à la jeunesse en France. Ce fonds est réuni aujourd'hui dans la médiathèque Françoise Sagan (Paris 10^e).

Le salon est organisé par le Syndicat national de la Librairie Ancienne et Moderne. Il présente environ 100 000 documents et attire habituellement 20 000 visiteurs

22 au 24 avril

Paris Grand Palais

www.salondulivrerare.paris

MAISON DE COLETTE : INAUGURATION

Fin heureuse d'une histoire qui a



fait couler beaucoup d'encre : la maison natale de Colette, à Saint-Sauveur-en-Puysaye (Yonne), rachetée en 2011 par l'Association « La Maison de Colette », sera inaugurée officiellement le samedi 21 mai 2016, après 18 mois de travaux. La maison, reconstituée ainsi que ses jardins telle que l'écrivaine les a connus, abritera un « Centre d'études Colette », et sera le lieu d'une programmation culturelle tout au long de l'année.

Lascaux 4 ouvrira le 15 décembre. La totalité de la grotte originale sera reproduite, accompagnée de salles d'interprétation. Le tout doit être le départ d'un "Centre international d'art pariétal".

La nouvelle réplique de la grotte de Lascaux, dite Lascaux 4, sera ouverte le 15 décembre, a annoncé le président du Conseil départemental de Dordogne alors que les premiers éléments de décor arrivaient sur le site, le 3 mars. La reproduction de la grotte est l'élément central d'un « Centre International de l'Art Pariétal Montignac-Lascaux », qui comprendra aussi des salles consacrées, avec un large usage des technologies d'aujourd'hui, à la mise en situation de la grotte et à l'explication de l'art pariétal. L'ensemble prend place dans un bâtiment largement enfoui sous la colline signé par le cabinet d'architecture norvégien Snøhetta.

Par rapport à la première réplique (Lascaux 2), ouverte en 1983, le nouvel équipement apporte deux améliorations majeures : il bénéficie des progrès des techniques de reproduction, et il reproduit à l'exact identique (échelle un pour un) l'ensemble et non plus une partie seulement de la grotte originale.

L'Atelier des Fac-similés du Périgord (AFSP), chargée des reproductions, a conçu sa propre technique pour réaliser la copie des parois ornées de la grotte. Le laser et la 3D sont complétés par l'intervention de peintres copistes. 30 personnes travaillent depuis près de trois ans à ce chantier. L'AFSP est une filiale de la SEMITOUR Périgord, société d'économie mixte du Département chargée de l'exploitation de sites



culturels, dont Lascaux. L'AFSP avait signé Lascaux 2 et Lascaux 3.

57 MILLIONS D'EUROS

La grotte de Lascaux a été découverte en 1940, aussitôt classée monument historique, et visitée jusqu'en 1963, année où la dégradation du site a conduit le ministre des affaires culturelles André Malraux à le fermer au public. Le propriétaire privé de la grotte a entrepris de réaliser une réplique, mais l'ampleur de la tâche l'a obligé à renoncer. Le relais a été pris alors par le Conseil général de la Dordogne. Il se sera donc écoulé vingt ans entre la fermeture de la grotte et l'ouverture de la première réplique.

Le nouvel équipement coûte un peu moins de 57 millions d'euros. Il est financé par le Département et la Région (16,6 millions chacun),

l'Europe (12 millions), l'État (4 millions) et la Semitour Périgord (2 millions).

Lascaux 2 accueillait environ 250 000 visiteurs par an. Lascaux 4 en espère 350 000, soit le niveau atteint par la réplique de la Grotte Chauvet. Lascaux 2 ne sera pas pas complètement fermé. Il trouvera de nouveaux usages, comme l'accueil d'écoliers. Mais le détournement du flux des visiteurs vers le nouveau site, distant d'un kilomètre de la grotte originale, permettra de réduire la pression autour de celle-ci, et d'en préserver les abords.

Entre Lascaux 2 et Lascaux 4, il existe un Lascaux 3, réplique itinérante qui voyage avec succès dans le monde. Elle doit séjourner cette année en Corée du sud et au Japon.

LA CHRONIQUE DE JACQUES BERTIN

C'EST LE PRINTEMPS

Je n'ai pas vu, pas encore, le film dont on parle : *The revenant* - avec Di Caprio. J'ai bien l'intention d'aller dès que possible y perdre mon temps, ayant été alerté par plusieurs amis québécois. Ceux-ci protestent dans leurs journaux, leurs médias : les méchants voyous canadiens-français qui, dans ce film, sillonnent la forêt en tuant les Indiens, c'est une contre-vérité historique ! Le peuple québécois se sent insulté. Car, le fait est reconnu, les anciens coureurs des bois ne furent jamais des massacreurs. Au contraire ! Ils pratiquaient la traite des fourrures avec les Indiens - et épousaient leurs femmes, souvent. J'ai déjà vanté ici plusieurs livres remarquables sur ce sujet (1). De nombreux exemples historiques, en revanche, montrent que ceux du sud, parlant anglais, ne lésinaient pas au massacre, eux. En voici un : la tuerie du Fort Whoop-up, dans l'Ouest, où des trafiquants venus des Etats-Unis, ayant commercé (alcool etc.) avec des Indiens, revinrent à la nuit pour les tuer et récupérer la marchandise. C'est à la suite de cette affaire que le Premier ministre du Canada, Macdonald, en 1873, créa la fameuse « Police montée »...

En France il est vrai, on a coutume de ne pas s'intéresser à l'histoire du Canada ; et coutume aussi de confondre l'histoire des Etats-Unis et celle de toute l'Amérique du nord... L'indifférence de la classe cultivée française pour le Canada français, j'en ai déjà parlé plusieurs fois ici. La fureur des Québécois ne fera donc pas de bruit...

Et puisque me voilà à nouveau chez les cousins, je reprends sur l'étagère le célèbre *Speak White!* Événement mythique du Québec ! A tous les Français assoiffés d'anglouilleries : intéressez-vous donc à ce texte de Michèle Lalonde (vous le trouverez aisément sur internet). Un soir, en mai 1968, au Gesù, théâtre montréalais, Michelle Rossignol le dit et fait un triomphe. Le jour même, il devient historique. « *Speak white !* », c'était l'apostrophe que les anglophones canadiens lançaient aux francophones, pendant la guerre : - *Parlez blanc ! Parlez civilisé !* Autrement dit : décidez-vous donc à parler anglais ! On entendait là tout le mépris des dominants. Lalonde en fait le sujet de sa colère. En gros : on est des pauvres, des vaincus, mais vous ne nous aurez pas.

Ce pays, le Québec, dans la constance de son refus paisible (depuis 1760 et la conquête par les Anglais), devrait être l'objet de l'admiration des

élites intellectuelles françaises. Mais non. Ce thème a toujours été trop opposé aux caprices de l'intelligence qui nous gouverne et dont le désir de disparaître comme nation est une constante depuis un demi-siècle, avec la veulerie à l'égard de l'anglouille.

Chez nous, la haine de soi est 68tarde et d'origine gauchiste. Je vous invite à méditer cette citation ramassée dans le journal *Libération*, il y a 35 ans : « *Vouloir impérieusement chanter dans sa propre langue, en Europe, au moins, est renforcer le message, le poids du sens, l'enracinement des références, contre la musicalité des mots qu'on comprend à peine. Vouloir chanter national, c'est se préparer idéologiquement à la guerre.* » (Guy Hocquenghem - *Libération*, 3 décembre 1981.) Donc vous avez compris : dès cette époque, vouloir parler sa langue, c'est être méchant (ringard, populiste, réac...).

Pourquoi écrit-il : « *en Europe, au moins* » ? Probablement parce que les autres continents sont supposés des paradis où nous, Européens, avons mis le feu et le sang ; et ils ont le droit de défendre leur existence, les malheureux, c'est pas pareil... A part ceux-là, il y a les anglos ; et eux sont hors-concours...

Souignons enfin le rôle social attribué par ce crétin à la chanson : surtout pas de message ! Outre le mépris pour l'art de la chanson, art fondamental de toutes les cultures, il y a là un refus affirmé du sens qui est ahurissant.

Allez, on ne va pas en faire un beurre mou...

Chanson ? Puisque nous en parlons... Quelle est la nouveauté dans la vie culturelle, en France, ces dernières années ? Un fait qui aura certainement échappé aux spécialistes de la vie culturelle. C'est la création de salles de chanson à domicile. Dans les granges et les garages, les gens mettent 50 à 70 personnes pour accueillir des chanteurs. Ça se multiplie. Les privés font ce que la grosse Scène publique de la ville ne fait pas, tout simplement... La chanson (« chanson française », comme on dit pour montrer son mépris) vit comme ça. Une forme de clandestinité... On se prépare idéologiquement à la guerre, hein...

En finissant, je resterai dans la Chanson. Hommage



à mon ami Gil Pressnitzer, fondateur de la salle Nougaro, à Toulouse, salle qui fut inventée dans le giron du Comité d'entreprise de l'Aérospatiale. Fondu de poésie, d'art et de chanson. Décédé en novembre.

Et hommage à Jacques Charpentreau, décédé le 8 mars, auteur de livres célèbres sur, justement, les chansons de France. Homme libre et homme de foi. Poète, il était le meneur d'une revue (*Le coin de table*) et de la « Maison de poésie », qui s'opposaient frontalement - et courageusement - à l'esthétique désastreuse de la poésie française « contemporaine », laquelle, chacun le sait, a chassé tous les lecteurs - mais aucun grand journal littéraire ne s'en est encore aperçu. Soit dit puisqu'on est dans le « Printemps de la poésie »...

Soit dit encore, ce Printemps fera des fleurs lorsque les poètes seront capables de se remettre à réfléchir sur l'esthétique ; et seront assez rebelles pour se rebeller contre la règle mortifère. En avant les amis ! C'est le printemps, non ?

JB

(1) Quatre livres magnifiques déjà vantés dans ces chroniques. Mais il n'est pas mal de rappeler aux Français (tous les trois ou quatre ans), qu'ils furent les découvreurs - et pas les massacreurs - de l'Amérique du nord. *Le Middle ground* - Richard White, Anacharsis. *Le pays renversé* - Denys Delage, Boréal-Seuil. *Les Indiens blancs* - Philippe Jacquin, Payot. *Les Indiens, la fourrure et les blancs* - Bruce Trigger, Boréal-Seuil.

LA NORMANDIE IMPRESSIONNISTE DU PAYSAGE AU PORTRAIT

RENDEZ-VOUS

L'ATELIER EN PLEIN AIR



Alors que la Normandie s'apprête à ouvrir son troisième festival *Normandie impressionniste* sur le thème du portrait, le musée Jacquemart-André, à Paris, consacre une exposition à un terrain sur lequel on attend plus spontanément l'impressionnisme, « l'atelier en plein air ». Un thème en somme convenu, sur lequel, pourtant, l'exposition ménage quelques surprises, comme deux toiles de Monet d'une facture qu'on ne lui connaissait pas. Elle situe aussi l'impressionnisme dans ses origines, c'est-à-dire l'influence des paysagistes anglais, notamment Turner et Bonington sur qui s'ouvre l'exposition. Les deux commissaires, Claire Durand-Ruel Snollaerts et Jacques Sylvain Klein, aiment assez Berthe Morisot pour présenter d'elle deux superbes toiles, et on trouvera aussi son bonheur dans une présence appuyée de Courbet, avec une peinture d'Étretat d'une force assez considérable pour avoir stimulé un Monet au bord du découragement. De Monet, aussi, deux points de vues de la même falaise de Varengeville, avec la distance que créent quinze ans d'évolution de sa peinture.

Jusqu'au 25 juillet
www.musee-jacquemart-andre.com

La troisième édition du festival *Normandie impressionniste* met en avant un thème qui n'est pas celui auquel on pense spontanément

Troisième édition pour le festival *Normandie impressionniste*. Tous les deux ans, la Normandie décline en de très nombreuses manifestations l'un des points les plus forts de son image, l'impressionnisme. Dès la première édition, le succès fut au rendez-vous : preuve que Laurent Fabius, en lançant l'idée (il n'était pas encore le ministre du tourisme), avait visé juste. Juste parce que l'image n'était pas artificielle, et qu'elle a, de ce fait,

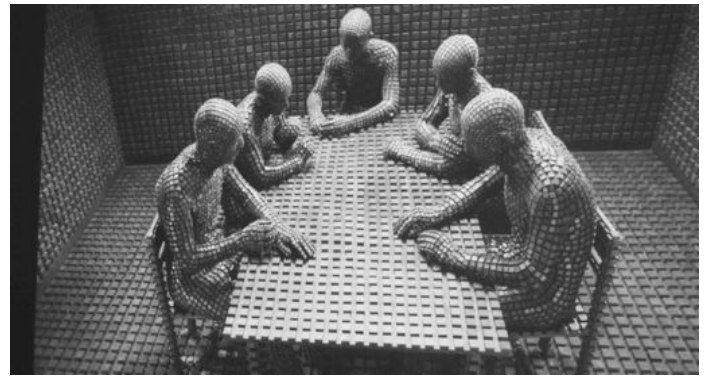
assez facilement mobilisé. 450 événements sont annoncés pour cette édition, la première qui se tient dans le cadre institutionnel de la nouvelle grande région. Avec un thème central : le portrait. Qui n'est pas figé dans le temps de l'impressionnisme, mais se décline aussi dans ses interprétations contemporaines. De grandes expositions vont dominer la manifestation : à commencer par « Scènes de la vie impressionniste », au musée

des beaux-arts de Rouen (16 avril au 26 septembre) ; « Frits Thaulow (1847 - 1906) paysagiste par nature » au musée des beaux-arts de Caen (16 avril au 26 septembre) ; « Eugène Boudin, l'atelier de la lumière » au Musée d'art moderne du Havre (16 avril au 26 septembre) ; « Caillebotte, peintre et jardinier » au Musée des impressionnistes de Giverny (25 mars au 3 juillet).
www.normandie-impressionniste.fr

PREMIERS PORTRAITS À JUMIÈGES...

L'abbaye de Jumièges a frappé les trois coups de *Normandie impressionniste*, avec une exposition de portraits contemporains qui interroge les identités. En tout, huit photographes et huit vidéastes, rassemblés par Dominique Goutard et Jean-Luc Monterosso, directeur de la Maison européenne de la photographie (Paris). L'exposition est dominée par l'envoûtante vidéo du Néerlandais Levi Van Veluw, une famille à table dont chacun des membres est recouvert de blocs de bois. Dans cet ensemble où la fascination pour les nouvelles technologies est très présente, on remarque aussi la performance technique de la vidéo de la Française Catherine Ikam, modifiée par la présence du spectateur.

L'exposition est dédiée à la jeune



photographe Leila Alaoui, qui avait accepté de participer à l'exposition avant d'être victime, en janvier dernier, de l'attentat terroriste de Ouagadougou. D'elle on peut voir des pièces de sa série sur les Marocains. De cette série, elle avait écrit qu'elle avait utilisé « le filtre de ma position intime de marocaine de naissance pour révéler, dans ces portraits, la subjectivité des personnes que j'ai photographiées ».

En / quête d'identité jusqu'au 12 juin.

A suivre à Jumièges, dans le cadre de *Normandie impressionniste*, une nouvelle exposition de photographies, « 1936 - 2016, portrait de la France en vacances » (25 juin au 13 novembre) et, dans les jardins, la deuxième édition de la biennale de land-art (27 avril au 30 décembre).
www.abbayedejumieges.fr

JEAN-HUBERT MARTIN, LE GRAND CARAMBOLEUR

Carambolages, l'exposition qu'il propose au Grand Palais, est un manifeste pour une approche ludique et universelle de l'art. Un voyage entre ordre et désordre.

« On ne va pas au concert pour apprendre l'histoire de la musique, on ne va pas au musée pour apprendre l'histoire de l'art », aime à dire Jean-Hubert Martin. On va au musée, pense-t-il, pour se faire plaisir. C'est le principe qu'il applique à la dernière exposition dont il est le commissaire, *Carambolages*, qui se tient au Grand Palais jusqu'au 4 juillet.

Carambolages, c'est la rencontre, soigneusement organisée, entre des œuvres qui ont autre chose à voir entre elles que l'histoire de l'art. De l'une à l'autre, le rapport existe, mais dans un itinéraire à la « comment vas-tu yau de poêle » : le rapport est ludique, il amuse.

On pourrait craindre, dans la salle introductive, à une histoire mentale : on est accueilli par une grande installation d'Anne et Patrick Poirrier en forme de cerveau. Mais l'injonction au néon qui la surplombe remet les choses en place : « Listen to your eyes », nous ordonne l'Italien Maurizio Nannucci. La suite ? elle réjouit l'œil qui sait regarder, et donne du plaisir au cerveau admiratif des rapprochements.

C'est à l'œil que s'adresse le voyage, au point que Jean-Hubert Martin a refusé que des audioguides, qui perturbent le regard, soient proposés au visiteur. De ces œuvres rapprochées en relais par des éléments communs (l'œil, le



visage, les oiseaux, les crânes, les étuis, etc.), ce qui frappe, c'est qu'aucune n'est indifférente. La plupart sont belles, d'autres sont des témoins excitants et justes. Et cette réussite, la virtuosité des rapprochements sont aussi, en définitive, agréables au cerveau.

LES CLÉS D'UNE RÉUSSITE

Pourquoi cette réussite ? je suis parti des objets, explique Jean-Hubert Martin, sans savoir où j'irais exactement. Cette priorité est la clé, qui l'oppose à trop d'expositions thématiques qui déroulent le thème et y plient les œuvres accrochées, bonnes ou mauvaises peu importe pourvu qu'elles appuient la démonstration théorique. Les objets, il est aussi, fidèle à ses engagements de toujours, allé les chercher dans tous les temps et tous les lieux : son approche est historique et géographique à

la fois. Elle est, sans y toucher et sans l'asséner, une histoire comparative de l'art à travers le traitement de thèmes communs ou l'universalité de la quête de beauté.

Jean-Hubert Martin défend sa conception du musée, cette approche par l'ouverture et le plaisir : il prétend qu'elle est la seule qui puisse y attirer les visiteurs. Le mesurera-t-on au succès de son exposition ? le paradoxe est qu'elle pourra dérouter les habitués des circuits de grandes expositions. Mais que la Réunion des musées nationaux, prise dans ses impératifs commerciaux, prenne ce risque est réconfortant. Après tout, il ne s'agit ici que de retrouver ce qui est, dans les textes, l'un des objectifs majeurs donnés aux musées, ce mot vieilli mais si actuel de délectation...

**Paris Grand Palais
2 mars au 4 juillet.**

RENDEZ-VOUS

BAROCKISSIMO

Le Centre national du costume de scène consacre sa prochaine exposition aux *Arts florissants*. 150 costumes racontent à leur manière l'histoire de William Christie et du rôle de son ensemble dans la redécouverte de la musique baroque, et de son opéra. William Christie est l'un des trois commissaires de l'exposition.

**9 avril au 18 septembre
CNCS Moulins**

www.cncs.fr

YONA FRIEDMAN

La Cité de l'architecture et du patrimoine va consacrer une exposition à l'architecte utopiste Yona Friedman, chantre de l'architecture mobile, à l'occasion du dépôt à la Cité d'un ensemble de ses œuvres par le Centre national des arts plastiques.

11 mai au 7 novembre

ARCHITECTES PORTUGAIS

Un demi-siècle d'architecture portugaise « telle qu'elle a été marquée, ou a elle-même marqué, le contexte culturel et social du Portugal contemporain »

**Cité de l'architecture et du patrimoine Paris
13 avril au 29 août**

LA VILLE AU CORPS

Des vidéos et des débats sur les problématiques urbaines dans la vidéo contemporaine.

**Carreau du temple Paris
14 au 17 avril**

TIM YIP À AMIENS POUR LES CINQUANTE ANS DE LA MAISON DE LA CULTURE

La Maison de la culture d'Amiens fonctionne toujours, un demi-siècle après sa fondation, dans l'esprit d'origine : le spectacle vivant y croise les arts plastiques et le cinéma.

Inaugurée le 19 mars 1966, la Maison de la culture d'Amiens a cinquante ans. Elle n'avait pas été la première ; Le Havre, Bourges, Caen l'avaient précédée. Elle reste la seule à vivre selon l'idée que s'en faisait Malraux : un lieu pluridisciplinaire de diffusion de l'art. Du long discours que le ministre des affaires culturelles avait prononcé, on avait surtout retenu, alors, les paroles qui le concluaient, et qui ont sonné désagréablement à beaucoup d'oreilles : « si vous le voulez, avant dix ans, ce mot hideux de province aura cessé d'exister en France ». Ce regard méprisant sur le pays avait choqué plus d'un.

Il y avait pourtant bien plus dans cet important discours : l'énoncé, renouvelé après ceux du Havre et de Bourges, d'une politique ambitieuse de ce qu'on n'appelait pas encore développement culturel, et que l'absence de moyens a arrêtée dans son élan. Amiens reste le modèle de qu'aurait pu être une France dotée dans chaque grande ville d'un foyer culturel où tous les arts se retrouvent et dialoguent. Elle est à la fois théâtre, cinéma, centre d'arts plastiques. Elle a même, par dessus le marché, créé un label jazz réputé, *Label bleu*, qui fête cette année, lui, ses trente ans.

UN ARTISTE COMPLET

L'exposition consacrée à l'artiste chinois Tim Yip est l'une des manifestations organisées dans le cadre du cinquantenaire. Bien choisi ? Tim Yip est un artiste à la palette large. Il a dessiné des costumes pour le théâtre et le cinéma, ou comme œuvre d'art en soi, il est sculpteur, cinéaste, scénographe, explorateur et créateur d'imaginaires qu'il met en formes diverses. Gilbert Fillinger, le directeur de la Maison de la culture, l'a connu il y a un peu plus de dix ans, alors qu'il était à la Maison de la culture de Bourges. Il lui avait demandé des costumes pour un spectacle. Il en était né une exposition pour... les quarante ans de la Maison



de la culture. Une exposition centrée sur les costumes, mais où l'on pouvait voir, aussi, de belles photographies. Et, déjà, Tim Yip expliquait : « je recherche constamment un moyen ou une forme d'expression qui pourrait englober tous les éléments et les aspects de ma production artistique et de mon art ».

LA NAISSANCE DE LILI

Tim Yip n'avait pas encore créé Lili, qui occupe la place centrale dans l'exposition d'Amiens. Lili est un mannequin, sorte de double de l'artiste. Elle peut être de taille humaine et très réaliste, ou géante, nue ou habillée par son créateur. Elle est le fil conducteur d'une pensée sensible à son environnement. A Amiens, Tim Yip a confronté Lili aux deux éléments forts qu'il a rencontrés lui-même dans la ville et la région :

la cathédrale et le souvenir de la bataille de la Somme. Il croise les deux dans une installation : une grande Lili à terre, les membres arrachés, devant un film qui évoque la cathédrale et la guerre. On retrouvera la cathédrale dans d'autres parties de l'exposition, avec une référence à son labyrinthe. Et Lili est le personnage central du film réalisé pendant la résidence de quinze jours de Tim Yip à Amiens, où défilent les paysages, dont ceux que la guerre a impressionnés. Film étonnant, où Lili a trouvé son double vivant, une jeune fille de la région qui lui ressemble de manière troublante.

Le cinquantenaire de la Maison de la culture a été célébré par une semaine d'ouverture, du 22 février au 1er mars. L'inauguration de l'exposition Tim Yip y croisait deux créations, chorégraphique et théâtrale. L'anniversaire est aussi celui de *Label bleu*, dont les trente ans sont salués par la sortie de trois albums et la réédition en coffret vinyle des 30 albums « les plus marquants » du label. L'année sera aussi ponctuée par des événements plus habituels : après le festival de danse *Tendance Europe* en janvier, le festival *Tendance jazz* du 3 au 5 mars, et, du 11 juin au 16 octobre, le festival *Art, ville et paysage - Hortillonnages Amiens 2016*, avec ses installations plastiques in situ dans les fameux jardins au milieu des canaux, à deux pas de la cathédrale.

Plus important établissement culturel de la nouvelle région Nord-Pas-de-Calais-Picardie, la Maison de la Culture d'Amiens a, comme beaucoup d'autres, subi des baisses importantes des subventions publiques. Elle les a compensées par une augmentation sensible des ressources propres, ses recettes de billetterie étant passées en quelques années de 200 000 à 900 000 euros. «Le public a accepté de payer plus cher», se réjouit Gilbert Fillinger.

DAKAR, CINQUANTE ANS APRÈS

Le Quai Branly revient sur le 1er Festival des arts nègres, un temps d'espoir pour l'Afrique au fond de guerre froide

Le 1er Festival mondial des arts nègres, à Dakar en avril 1966, fut un événement mémorable. Le président-poète du Sénégal Léopold Sédar Senghor put y déployer largement le chant de la négritude. André Malraux vint y écrire un nouveau chapitre de son histoire de l'art. L'Afrique, au lendemain de ses indépendances, vint y montrer ses trésors et rêver son panafricanisme.

Cinquante ans après, le musée du Quai Branly revient sur l'événement, avec un regard décentré par rapport à ce qui est habituellement raconté de l'histoire. Ce qui est mis en avant ici, c'est l'intrusion dans la fête



des rivalités soviéto-américaines. Fortes partout dans le monde, elles trouvent dans l'Afrique un terrain

ouvert à toutes les espérances des deux grandes puissances par le retrait des pays colonisateurs. La vision américaine s'exprime notamment par un film qui porte sur l'Afrique des idées de la diaspora sur le continent des origines. Le film soviétique, en regard, est centré sur les arts africains ; il est, en somme, plus clairement dans le sujet. L'exposition présente, outre ces films, de nombreux documents, ainsi que les trois discours majeurs du Festival, ceux de Malraux, de Senghor, et d'Aimé Césaire.

Jusqu'au 15 mai

PICASSO SCULPTEUR

Les sculptures de Picasso, telles que les présente le Musée Picasso de Paris après le MoMA de New-York, c'est l'évidence du génie. L'infailibilité du regard, la capacité de faire volume et histoire d'un rien, de se saisir de n'importe quel objet ou bout d'objet pour en faire de la matière première d'une œuvre, et aussi de jouer à décliner une sculpture en matières et couleurs diverses.

C'est à ce dernier aspect que s'intéresse l'exposition, centrée sur la présentation de multiples. La présentation, sans sophistication inutile, est chronologique. On voit, dès lors, que dès ses débuts parisiens, Picasso s'essaie à la série, et qu'il ne cessera de la pratiquer jusque dans les années soixante, avec une fraîcheur sans cesse renouvelée par les formes et les matériaux.



Démonstration en 250 œuvres, ce qui en fait le plus grand rassemblement de sculptures de Picasso depuis une exposition au Centre Pompidou en 2000.

Jusqu'au 28 août

Pour accompagner l'exposition : colloque « Picasso. Sculptures » du 24 au 26 mars (Centre Pompidou, BNF et Musée Picasso)

www.museepicassoparis.fr

RENDEZ-VOUS

LES ANNÉES 80

Les années 80 étaient-elles aussi peu sympathiques que ce que nous en dit l'exposition de photo du Centre Pompidou ? le regard sélectif des commissaires se porte en tout cas sur des objectifs peu bienveillants, peu généreux, à l'image d'un Martin Parr. L'exposition se veut décalée, elle l'est. Un seul repère iconique, Grace Jones photographiée par Jean-Paul Goude. Pour le reste, ce n'est pas, fort heureusement, la décennie que nous avons connue.

Jusqu'au 23 mai

L'INVISIBLE MIS À JOUR

Sous le titre « matérialité de l'invisible, l'archéologie des sens », le 104 présente une exposition conçue en collaboration avec l'INRAP (Institut national de recherches archéologiques préventives). Une multitude de supports et une petite quinzaine d'artistes pour explorer les rapports entre les mémoires enfouies, celles de l'artiste et celles que l'archéologie dévoile.

Jusqu'au 30 avril
Le 104, Paris

LE JAPON À LA GACILLY

La 13ème édition du festival de photographie de La Gacilly mettra le Japon et les océans à l'honneur. Centré sur les problèmes d'environnement, le festival commémorera ainsi les cinq ans de Fukushima.

4 juin au 30 septembre
La Gacilly Morbihan

BARCELO, L'EXTENSION DE LA PEINTURE

RENDEZ-VOUS

MARQUET



Marquet est-il oublié, comme l'affirme la commissaire de l'exposition présentée par le Musée d'art moderne de la Ville de Paris? Cette conviction nous vaut en tout cas une présentation pleine d'humilité, simple et chronologique, qui s'efface derrière le peintre avec l'objectif honorable de le mettre en valeur.

Jusqu'au 21 août

L'exposition sera présentée au musée Pouchkine à Moscou d'octobre 2016 à janvier 2017

LE DOUANIER ROUSSEAU

Le contraire de l'exposition Marquet. Le Douanier Rousseau replacé dans son contexte, avec beaucoup d'œuvres contemporaines de l'artiste qui perturbent le regard sur la sienne. Et, au bout du compte, une grande frustration. Et l'impression que, une fois de plus, l'homme est, en définitive, renvoyé à sa condition de naïf, sans que soit posée la seule question qui vaille, et qui aurait été résolue par une exposition plus respectueuse: le Douanier Rousseau était-il, oui ou non, un grand peintre ?

Musée d'Orsay
Jusqu'au 17 juillet

Le peintre majorquin est doublement présent à Paris, avec une exposition au musée Picasso et une autre à la BNF. Double occasion de mesurer l'étendue de son talent.

Double présence de Miquel Barceló à Paris, au Musée Picasso et à la BNF. Double présence qui permet de mesurer l'étendue du talent de l'artiste majorquin.

Dans un film projeté à la BNF, qui montre des moments de sa présence chez les Dogons, il parle de la large gamme de sa production comme « une extension de la peinture ». Et c'est bien ce que rapportent les deux expositions parisiennes, où voisinent peintures, céramiques, sculptures, œuvres graphiques, et une impressionnante fresque sur une verrière de la BNF.

Au musée Picasso, c'est sa proximité avec le peintre de Malaga qui est mise en évidence. Pas seulement par la parenté des thèmes, comme la corrida, où du reste sa maîtrise du sujet rejoint celle du maître. Il y a, chez les deux artistes, la même capacité à faire œuvre avec une apparente économie de moyens, la même sûreté dans l'œil. Si bien que, chez Picasso, Barceló paraît tout-à-fait chez lui.

À la BNF, c'est autre chose, mais l'esprit reste le même. Une exposition y montre principalement son important et original œuvre graphique, ainsi que son rapport au livre et aux écrivains. Mais, surtout, il y a là un morceau de bravoure, une immense fresque sur la verrière d'une grande allée, l'allée Julien Cain. Là, sur 1000 mètres carrés, Barceló a développé son goût pour l'art pariétal. Avec sa maîtrise du geste, il y a dessiné avec ses doigts sur une pellicule d'argile un bestiaire qui dialogue



Miquel Barceló. *Le Grand Verre de terre*, fresque sur argile, verrière de l'allée Julien Cain/BnF
Crédit photo : Alexis Komenda / BnF

avec Chauvet, Lascaux, Altamira et les grottes africaines. Chef-d'œuvre fascinant hélas éphémère, « *Le Grand Verre de terre. Vidre de meravelles* », disparaîtra avec l'exposition, le 28 août.

RAMON LLULL

La fresque est un hommage au philosophe majorquin Ramon Llull, dont on commémore cette année le 700ème anniversaire de la mort. Au centre de la fresque se trouve une citation extraite du livre le plus célèbre de Llull, *le Livre de l'Ami et de l'Aimé*. Figure majeure de la pensée du Moyen-Âge, Ramon Llull eut l'obsession du dialogue entre les cultures. L'organisme chargé par la Generalitat de Catalogne de la promotion de la langue et de la culture catalane à l'étranger porte

son nom.

Beaucoup d'artistes français, pour faire international et se rêver une carrière mondiale, donnent des titres anglais à leurs productions. Barceló n'a pas ce besoin de se rassurer. La plupart de ses œuvres portent des titres en catalan. Une savoureuse leçon.

Miquel Barceló Sol y sombra
Musée national Picasso-Paris et BNF François-Mitterrand

Institut Ramon Llull à Paris : 50 Rue Saint-Ferdinand 17è. Tél. : 01 42 66 02 45

Jusqu'au 28 août

LITTLE GO GIRLS, FILLES D'ABIDJAN

L'ethnologue, photographe et cinéaste Éliane de Latour s'est attachée à un groupe de filles de la métropole ivoirienne. Elle est entrée dans leur intimité. En creux, la situation d'un pays, et ses inégalités sociales.

Le 9 mars est sorti sur les écrans le dernier film d'Éliane de Latour, « Little Go girls », documentaire consacré à de très jeunes filles qui se vendent sur les trottoirs des « ghettos » d'Abidjan.

Éliane de Latour est ethnologue, photographe et cinéaste. Elle s'intéresse depuis de longues années aux « ghettos » d'Abidjan. Elle a commencé, il y a plus de dix ans, avec de jeunes garçons de « gangs de rue ». Elle y est revenue entre 2009 et 2011 pour ces « go girls ».

"J'avais envie de travailler avec des filles, nous raconte aujourd'hui Éliane de Latour. Elles se livrent moins que les garçons, qu'il a été assez facile de faire parler". Ces filles-là se sont pourtant confiées : l'art de l'ethnologue, et une sympathie convaincante, sans doute. De cet échange est née une série de photographies. Pas évident, au départ : "Elles ne savaient pas ce que je cherchais. Elles m'ont dit qu'elles prenaient des risques ; elles pouvaient se retrouver sur internet avec des photos sales. Et puis elles se sont dit que je leur donnerais une chance pour sortir du ghetto".

UN MIROIR

Les filles ont aimé les photos, dans lesquelles elles ont trouvé un miroir qui leur plaisait. Ces photos ont fait l'objet d'expositions (à Paris, à la *Maison des métallos*). La photographe avait promis qu'elle reviendrait pour partager les bénéfices, s'il y en avait. Il y a eu des bénéfices, et elle est revenue. De quoi renforcer les liens. *"Elles ont été étonnées que je revienne, et touchées que je tiens ma promesse".*

Le retour d'Éliane de Latour à Abidjan fut celui de la réalisation de « Little go girls ». *"J'ai commencé à les filmer dans ce moment de reconnaissance de la promesse tenue. Elles m'ont offert leur silence".* Ce fut le temps de l'abandon devant la caméra de filles qui ne craignaient plus rien de leur interlocutrice. On les voit dans un abandon total devant la caméra. Des moments de douceur, de tendresse. Images trompeuses ? non, souligne Éliane de



Latour : la violence de la vie se lit sur les corps qu'elle a marqués.

UNE HISTOIRE QUI SE POURSUIT

Mais le film est aussi celui d'une histoire qui se poursuit. Avec l'aide d'une ONG, la réalisatrice avait installé pour quelques mois quelques-unes des filles dans une maison, « la casa ». Une période qui ne durera pas, mais qui permet aux filles de souffler. Elles ont regardé le film. *"Sur les premières images, elles se trouvaient atroces. Mais après, il y avait eu la Casa. Elles ont vu qu'elles avaient changé, et donc qu'on pouvait changer".*

Le film est fini, la Casa fermée. Quelques filles ont effectivement changé de vie, soutenues par leur famille, la même ONG, Éliane de Latour elle-même. Deux se sont converties dans l'artisanat d'art.

En creux, la situation de la Côte d'Ivoire, malade d'abord de la guerre et de la division du pays,

mais emportée aussi dans les tourbillons d'un libéralisme cher aux institutions internationales et qui approfondit le fossé des inégalités sociales. Le film en donne à voir les dégâts, à hauteur humaine.

Quant à Éliane de Latour, elle n'en a pas fini avec cette histoire. Alors qu'elle continue de s'investir aux côtés de ces filles, elle projette un livre qui élargira la focale à d'autres filles, aussi jeunes mais d'autres quartiers.

LE FILM QUI AURAIT ÉTÉ LE PLUS GRAND

RENDEZ-VOUS

PRINTEMPS DES RUES

19ème édition d'une manifestation populaire qui se déroule à Paris dans le 10^e (près du canal Saint-Martin) et le 18^e arrondissement. Cette édition, soulignant les organisateurs, est un peu particulière, parce que « Les tragiques événements de novembre dernier ont atteint le quartier de l'hôpital Saint-Louis dans lequel nous intervenons depuis bientôt 20 ans ». Dès lors, disent-ils, « notre ambition est d'offrir une proposition artistique qui respecte le territoire, parle aux habitants et crée un sentiment de fraternité ».

21 et 22 mai
www.leprintempsdesrues.com

MARIONNETTES JEUNE PUBLIC

Le *Théâtre aux mains nues*, à Paris, haut lieu de la marionnette, organise un festival pour le jeune public. Au programme, autour du théâtre d'ombres, des spectacles, une exposition et une table ronde. 8 au 28 mai

45 rue du Clos Paris 20^e

BIENNALE URBAINE DE SPECTACLES

3^eème édition d'un festival d'arts de la rue conçu par la ville de Pantin en partenariat avec celles de Romainville et du Pré Saint-Gervais, et avec le concours de la coopérative *De Rue et De Cirque*. La BUS alterne avec la Biennale Internationale des Arts de la Marionnette.

11 au 15 mai
ville-pantin.fr

Jodorowsky's Dune raconte l'histoire d'une ambition démesurée et d'un échec retentissant qui ont fait avancer le cinéma.



Dessin de Ruedi Giger pour *Dune*

Jodorowsky's Dune, c'est l'histoire de ce qui aurait pu être un chef-d'œuvre baroque du cinéma et qui n'a jamais été tourné. Un film pour dire un film avorté.

En 1975, un producteur français, Michel Seydoux, propose à un réalisateur atypique, Alejandro Jodorowsky, d'adapter pour l'écran un très gros succès de librairie, *Dune*, histoire de science-fiction écrite par Frank Herbert. Alejandro Jodorowsky, qui avait alors un peu plus de quarante ans, était l'auteur de deux films originaux remarquables, *El Topo* et *La montagne sacrée*. Il accepte, et se lance dans le projet avec une frénésie stimulée par les correspondances qu'il trouve dans l'histoire avec sa propre quête spirituelle.

Le cinéaste est de ces hommes pour qui « les films sont un art plus qu'une industrie ». Tout le monde ne partage pas son avis, il le constatera à ses dépens dans la suite des événements. Pour son film, il sait ce qu'il veut, et fait tout pour l'obtenir. C'est ainsi qu'il réunira une équipe qu'il

appelle ses « guerriers », une équipe exceptionnelle : Moebius, l'artiste suisse Hans-Ruedi Giger pour les décors, Dan O'Bannon, un jeune ingénieur appelé à devenir un très grand spécialiste, pour les effets spéciaux, Pink Floyd pour la musique, une distribution qui embarque Orson Welles, Salvador Dali et Mick Jagger... Budget total du film : 15 millions de dollars, un record (à comparer aux 11 millions qu'a coûtés *Star Wars* juste après).

LE NON D'HOLLYWOOD

11 millions de dollars sont réunis. Il manque 4 millions que le producteur va chercher à Hollywood, avec en plus un époustouflant story-board où figurent plus de 3000 dessins de Moebius. Hollywood cale, reculant devant la fermeté de Jodorowsky (entre autres, sur la durée du film, prévue pour 12 à 14 heures) et tant d'originalité. Le film ne se fera pas. Une version de *Dune*, réalisée par David Lynch, sera réalisée quelques années plus tard. Jodorowsky éprouvera une sorte de soulagement à la trouver

mauvaise.

Pourtant, le film qui n'a jamais existé aura marqué par sa nouveauté, et Hollywood en tirera profit. Le story-board a beaucoup circulé dans les studios, et des analogies troublantes se feront jour dans les années suivantes. « *L'aspect visuel de Star Wars ressemblait étrangement à notre style* », constate Jodorowsky. Et l'équipe du film fera son chemin à Hollywood : on retrouve Moebius, Giger, O'Bannon, et l'illustrateur Chris Foss dans *Alien*...

LE FILM SUR LE FILM

Telle est l'histoire que raconte *Jodorowsky's Dune*, de Frank Pavich, un film à base d'entretiens avec des auteurs de l'aventure, principalement Alejandro Jodorowsky lui-même. A plus de 80 ans, il porte sur cette histoire de sa quarantaine un regard qui conserve la fraîcheur d'une brûlure et la force d'un combat perdu dont il s'est relevé. Cela tient sans doute à la personnalité du cinéaste. Mais aussi, comme le dit aujourd'hui Frank Pavich : « Ce qui fait du *Dune* de Jodorowsky une bonne histoire, c'est qu'il a beau n'avoir jamais existé, il n'en a pas moins changé le monde ». Convaincu de cela, Frank Pavich a réalisé un film vibrant de vie. On retiendra, de tout ce qu'y dit Jodorowsky, cette phrase : « *Ce système fait de nous des esclaves* ». Si ses yeux brillent encore, c'est qu'il ne l'a jamais été...

BIENS CULTURELS : UN COMMERCE EN OR

**Le commerce des "biens culturels" est en forte augmentation.
Mais c'est surtout sur l'or qu'a porté la hausse des transactions.**

Si l'on en croit un rapport de l'Institut statistique de l'UNESCO, le commerce des biens culturels dans le monde a doublé. Son montant a atteint 212,8 milliards de dollars en 2013, soit « près du double du montant observé en 2004 ». Pour la directrice de l'Institut, « C'est une preuve supplémentaire du rôle essentiel que jouent aujourd'hui les industries culturelles dans l'économie mondiale. »

Quels sont les produits culturels dont le commerce a beaucoup progressé en dix ans ? L'or, qui avec un total de 100 milliards représente près de la moitié du total. L'or a progressé « en partie du fait de la joaillerie en or, secteur refuge en cette période

d'incertitudes. » Progression spectaculaire, puisque de 270%.

LA CHINE PREMIER EXPORTATEUR MONDIAL

En dix ans, la Chine a dépassé les États-Unis comme premier exportateur mondial de biens culturels, avec un total en 2013 de 60 milliards de dollars contre 28. La Chine occupe le premier rang mondial pour la joaillerie, un ensemble «sculptures-statuettes» et les artisanats. Elle cède le premier rang pour les peintures, secteur dominé par les États-Unis (5,8 milliards de dollars) devant le Royaume-Uni (4,2 milliards) et la France (1,6 milliards)

Ces années ont été marquées par la dématérialisation des produits,

avec pour effet une forte baisse des biens physiques. Ainsi, le commerce des produits musicaux enregistrés, par exemple, a baissé de 27 % entre 2004 et 2013, et le commerce des films a baissé de 88 %. On note cependant une progression pour le commerce du livre (+20%), et surtout pour les jeux vidéo (+140%).

Le document n'a été réalisé que dans la langue des choses sérieuses, c'est-à-dire celle du commerce, l'anglais.

La mondialisation du commerce culturel : Un glissement de la consommation culturelle – Flux internationaux des biens et services culturels 2004-2013

La part des femmes dans la culture et la communication a progressé sensiblement entre 2014 et 2015, révèle le rapport de *l'Observatoire de l'égalité entre les femmes et les hommes dans la culture et la communication*, rendu public le 8 mars, journée de la femme.

Le rapport constate que « En 2015, la proportion des femmes occupant un poste de direction est en nette progression et s'élève à :

- 60% au sein de l'audiovisuel public (contre 40% en 2014) ;
- 45% au sein des directions du ministère de la Culture et de la Communication (27% en 2014)
- 31% dans les établissements publics (25% en 2014) »

Il reste cependant des poches de faiblesse grave : on ne compte que 7% de femmes à des postes de direction dans les cent plus grandes entreprises culturelles.

Le rapport est disponible sur le site internet du ministère de la Culture et de la Communication <http://bit.ly/1p5aHBY>

La BNF vient de lancer un nouveau site consacré à la presse locale des origines à 1944. Plus de 29 000 journaux sont décrits, et plus de 1400 numérisés. L'accès est gratuit. presselocaleancienne.bnf.fr

La nouvelle Tate Modern, à Londres, sera inaugurée le 17 juin prochain. Conçue par les architectes suisses Herzog & Meuron, cette extension augmentera les espaces d'exposition de 60% et présentera les œuvres de plus de 250 artistes de 50 pays. Le coût des travaux est estimé à 260 millions de £ sterling.

La Tate Modern, qui se flatte d'être le musée d'art moderne et contemporain le plus visité au monde, accueille tous les ans environ 5 millions de visiteurs. Elle a ouvert en 2000 dans l'ancienne centrale électrique de Bankside.

RENDEZ-VOUS

JOURNÉES DU PATRIMOINE

C'est de « patrimoine et citoyenneté » qu'il sera question pour les 33èmes Journées européennes du patrimoine, les 17 et 18 septembre. Pour le ministère de la culture, ce thème offre « une opportunité d'appréhender les lieux et les monuments emblématiques où la citoyenneté s'est construite et dans lesquels elle s'exerce quotidiennement. » Plus de 17 000 lieux, publics et privés, devraient être ouverts.

CNAP ET FRAC À SÉOUL

Dans le cadre de l'année France-Corée, une association Centre national des arts plastiques et FRAC Aquitaine présente à Séoul une exposition intitulée « The family of the Invisibles ». L'exposition regroupe 200 photographies des œuvres des deux institutions, et « retrace une histoire de l'émergence de figures invisibles et de leurs revendications identitaires », sous l'invocation de Roland Barthes.

5 avril au 29 mai

LE CENTRE POMPIDOU À SINGAPOUR

La première exposition temporaire internationale de la *National Gallery Singapore*, inaugurée en novembre dernier, est le fruit d'un protocole d'accord avec le Centre Pompidou. L'exposition « s'attache à faire dialoguer une centaine d'œuvres de la collection du Centre Pompidou avec celles réunies autour de la collection de la National Gallery Singapore ».

FROMANGER, LES COULEURS DU TEMPS

HUBERT ROBERT

Le Louvre consacre à Hubert Robert une exposition fleuve. Hubert Robert a peint beaucoup de ruines, dont il a pris le goût pendant son long séjour romain. Il y excella : sa peinture a des grâces qui plaisent. Il sait rendre les ruines à la fois spectaculaires et humaines : c'est qu'il sait les peupler de personnages qui s'y activent et leur donne vie. Au début, on aime, à la fin, on se lasse. Les démonstrations ne gagnent pas toujours à être appuyées.

On comprend le zèle du Louvre pour l'artiste. C'est qu'il est de la maison. Il a travaillé sur les projets



d'aménagement du palais en musée, qui lui doit beaucoup. Il a été un des directeurs de ce qui allait devenir le musée du Louvre. On lui prête l'idée de la structure de la grande galerie, avec sa verrière. Il a produit, pendant ses années au musée, deux tableaux célèbres sur le musée, « Projet pour éclairer la galerie du musée par la voûte », et son pendant apocalyptique, « Vue de la Grande Galerie du Louvre en ruine ».

Et puis, cet homme était aimable. Elisabeth Vigée-Lebrun a fait de lui un portrait qui accueille le visiteur et qui est des plus réussis qu'elle ait réalisés. Il a su traverser une période pour le moins mouvementée (1733 - 1808) sans se faire d'ennemi fatal. Voilà qui porte à la sympathie.

Hubert Robert

Un peintre visionnaire

Jusqu'au 30 mai

Le Centre Pompidou consacre un peintre qui épousa les modes de son temps. Une photographie cruelle.

Michel Gauthier, commissaire de l'exposition Gérard Fromanger au Centre Pompidou, sait ce qu'est un grand artiste : c'est un artiste à qui le Centre Pompidou consacre une exposition. Gérard Fromanger est donc un grand artiste.

Quels sont les ingrédients de cette consécration ?

Gérard Fromanger a su, depuis cinquante ans, saisir les courants de la mode, et y prendre sa place. Il est peintre, certes, ce qui aurait pu être un handicap, mais sa peinture fut assez lisse, plate et mode pour plaire. Il est l'un des plus remarquables représentants de cette famille d'artistes dits « photoréalistes » qui utilisa une technique simple et spectaculaire : peindre sur des projections de diapositives. Comme il raconte des histoires, on le rattache à la figuration narrative,

ENGAGÉ

Cela donne parfois de drôles de choses, comme cette scène de son voyage en Chine sous Mao, dans une tonalité voisine du réalisme soviétique. On aurait pourtant tort d'en rire : ce tableau rappelle l'engagement politique de l'artiste, deuxième ingrédient de la reconnaissance. Il y a chez Fromanger ce qu'on pourrait



appeler bien-pensance transgressive, qui le fait se dresser contre des barrières déjà tombées et épouser toutes les causes convenues.

Du reste, l'État ne s'y est pas trompé : dès 1975, la République giscardienne achetait cette œuvre peinte en 1974 lors d'un grand transport d'intellectuels français en Chine. On y voit, radieux, les paysans ou néo-paysans de la Révolution culturelle, ceux à qui la grande sagesse de Mao avait permis de découvrir ou redécouvrir les charmes de la campagne.

« Les tableaux de Fromanger, explique un texte du catalogue,

politisent les couleurs ». D'où cet abondant usage du rouge : « une image rouge, rouge massacre, génocide, rouge Vietnam, rouge Guevarra, rouge Charonne », etc. nous précise le texte. Qui pose la question, et lui apporte la réponse : « Faut-il peindre la révolution ou révolutionner la peinture ? Fromanger fait les deux. » Il n'y a plus qu'à s'incliner.

L'exposition réunit une cinquantaine de peintures, deux sculptures, des dessins et un film, couvrant une production qui va de 1964 à 2015.

Jusqu'au 16 mai

GUIMET : ACCORD AVEC KYOTO

Le Musée national des arts asiatiques - Guimet (MNAAG) vient de signer une convention cadre de trois ans avec le musée national de Kyoto, au Japon. L'accord doit porter « sur des actions communes en matière de prêt d'œuvres, de promotion d'activités, de partage de pratiques professionnelles dans les domaines de la recherche, de la conservation et des publications ».

Parmi les manifestations les plus visibles de cette coopération : le concours que le musée national de Kyoto apportera à l'exposition que le MNAAG consacrera en 1918 à l'ère Meiji, dont ce sera alors le 150^e anniversaire.

www.guimet.fr

UN MOIS CULTUREL EN BREF

25 février

Le site Albert-Kahn, musée et jardin départementaux situés à Boulogne-Billancourt (Hauts-de-Seine) sont inscrits au titre des monuments historiques.

29 février

La réglementation visant l'interdiction des films aux moins de 18 ans va être revue, indique la ministre de la culture en recevant le rapport sur ce sujet commandé par Fleur Pellerin. Deux pistes : renforcer le pouvoir d'appréciation de la Commission de classification, simplifier les recours pour raccourcir les délais.

1er mars

Le Sénat adopte le projet de loi sur la création, l'architecture et le patrimoine dans une version modifiée par rapport au texte transmis par l'Assemblée nationale. La protection des zones patrimoniales sensibles est renforcée par rapport à la régression que constituait le

texte. Ces zones ne seront plus soumises à l'aléa des plans locaux d'urbanisme, mais feront l'objet d'un règlement spécifique, "plan de mise en valeur de l'architecture et du patrimoine"

3 mars

La 9^{ème} édition d'Art'Up, foire d'art contemporain de Lille, se termine sur un bilan satisfait : elle a, selon ses organisateurs, accueilli 31 000 visiteurs et, comme *St'art* à Strasbourg, s'affirme "1^{ère} foire d'art contemporain en région".

5 mars

Mort à 86 ans du chef d'orchestre allemand Nikolaus Harnoncourt

9 mars

Michel Orier, qui fut jusqu'à l'an

dernier directeur de la création artistique au ministère de la culture, est nommé directeur de la musique à Radio France. Le passé musical de Michel Orier est marqué par son passage à la Maison de la culture d'Amiens, où il créa il y a trente ans la collection de jazz "Label Bleu".

21 mars

L'Assemblée nationale vote, en deuxième lecture, le projet de loi création et patrimoine. L'Assemblée retient les améliorations du Sénat sur la protection des sites historiques, à l'exception d'une d'entre elles, l'obligation d'avis conforme de l'architecte des bâtiments de France pour les projets éoliens en proximité des monuments classés ou inscrits ou des sites patrimoniaux protégés. La ministre de la culture s'est rangée du côté de l'Assemblée.

21 mars

Nouvel accrochage des collections contemporaines au Centre Pompidou, qui met en avant les œuvres acquises depuis cinq ans.

24 mars

Alexandre Bloch, 30 ans, prendra le 1^{er} septembre la direction musicale de l'Orchestre National de Lille.

Alexandre Bloch a été lauréat du concours Donatella Flick et Talent Adami en 2012. Chef Invité Principal du Dusseldorf Symphoniker.

27 mars

Mort à 78 ans du romancier américain Jim Harrison

BUDAPEST à PARIS

On ne se réjouira jamais assez des rénovations de musées. Celle du musée des Beaux-arts de Budapest vaut aux Parisiens le privilège de voir quelques-uns de ses plus grands chefs-d'œuvre, des tableaux de Cranach, Dürer, Altdorfer, un Tintoret au sommet de son art de coloriste, Le Greco, Rubens...

On ne se réjouira jamais assez des dimensions modestes du musée du Luxembourg, qui accueille l'exposition. Cela nous vaut de ne pas être submergés par des pièces inutiles, et d'aller à l'essentiel. Les quelques chefs-d'œuvres qui sont présentés, donc, mais aussi, en parallèle, une brève



influences étrangères, et particulièrement françaises, sur les artistes nationaux dont quelques-uns nous sont présentés. Le plus fameux d'entre eux, Jozsef Rippl-Ronai, est assez emblématique pour qu'une de ses huiles ait été choisie pour l'affiche de l'exposition.

Le projet de rénovation du musée des beaux-arts de Budapest s'inscrit dans un programme plus vaste de quartier des musées, lui-même partie d'un ensemble qui comprendra aussi, notamment, un musée en construction du folklore hongrois et la rénovation du cirque. Avec pour échéance 2019.

histoire de l'art en Hongrie : la constitution princière des collections, la création du musée des Beaux-arts en 1906, les

**Musée du Luxembourg Paris
Jusqu'au 10 juillet**

POLICULTURES

Directeur de la publication et rédacteur en chef :

Philippe PUJAS

Ont contribué à ce numéro :

Jacques Bertin

Philippe Poirrier

Conception graphique :

Estève GILI

esteve.gili@free.fr

POLICULTURES

La lettre des politiques culturelles
et artistiques

est éditée par :

SPC SARL,

7, rue de l'Église

60790 MONTHERLANT

Tél. : 33 (0)3 44 08 66 80

Courriel : policultures@orange.fr

www.policultures.fr

L'ASSASSINAT DES LIVRES

en bref

ORSAY : UN AN DE PLUS
POUR GUY COGEVAL

Le mandat de Guy Cogeval à la tête des musées d'Orsay et de l'Orangerie est renouvelé, mais il s'achèvera dans un an, le 15 mars 2017. Guy Cogeval prendra alors la direction d'un centre d'études sur les Nabis. Le ministère de la culture précise que ce centre « rattaché au musée d'Orsay, sera un lieu de recherche, de mise en valeur et de suivi des collections ayant trait à ce mouvement. »

Guy Cogeval présidait le musée d'Orsay depuis 2008.

BÉATRICE JOSSE AU MAGASIN



Béatrice Josse, qui dirigeait depuis de nombreuses années le FRAC Lorraine à Metz, a été nommée directrice du *Magasin*, centre d'art de Grenoble. Elle va prendre en mains une institution minée par le conflit qui avait opposé son ancien directeur, Yves Aupetitallot, aux salariés. Le licenciement de ce dernier avait provoqué une pétition de soutien signée par quelques-unes des figures du milieu, artistes comme directeurs d'institutions.

Béatrice Josse, radicale dans son engagement, mais belle personnalité, avait fait du FRAC Lorraine un bastion pour les artistes femmes.

Cédric Biagini (dir.), L'assassinat des livres. Par ceux qui œuvrent à la dématérialisation du monde, Paris, L'Echappée, 2015, 397 pages. 25 Euros.

En 2012, Cédric Biagini, militant de l'Offensive libertaire et sociale, animateur des *Editions de L'Echappée*, publiait *L'Emprise du numérique*, essai dense et informé, qui démontrait combien le numérique colonisait nos vies. L'auteur, qui privilégiait le côté obscur de la Toile, conviait *in fine* le lecteur à la résistance. Ce nouvel opus centré sur la question du livre papier, collectif cette fois, participe du même état d'esprit : libraires, bibliothécaires, éditeurs et auteurs, venus d'horizons divers, défendent avec conviction le livre, et sa nécessaire place dans la société contemporaine. L'ouvrage est publié dans la collection « Frankenstein » qui s'est donnée comme objectif une critique de l'idéologie du progrès, et participe, à ce titre, du vaste courant

des « technocritiques », si bien analysé par l'historien François Jarrige (1). « Il s'agit, souligne Cédric Biagini, de faire une critique de la marginalisation croissante [du livre] au sein de notre culture, et de la disparition du peuple du livre et du monde qu'il avait engendré ».

Ces contempteurs de l'illusion numérique ne manquent pas d'arguments et rappellent le rôle essentiel du livre dans la construction de soi, le vivre ensemble et le débat démocratique. Certes, le livre électronique pèse encore peu, en France, dans le monde de l'édition ; mais la « révolution numérique » conditionne plus largement les modalités de production, de diffusion et de réception des livres. De plus, le monde numérique impose ses logiques dans l'organisation des agendas personnels, le plus souvent au détriment de ce temps indispensable à la lecture

silencieuse. Les politiques publiques sont dans une posture ambivalente : continuer à défendre les acteurs historiques de la chaîne du livre, et une certaine conception de la culture ; tout en affichant la volonté de s'inscrire pleinement dans le monde numérique.

Ce livre militant contribue à dessiner les principaux enjeux. Ajoutons que le volume est bien édité, et confirme que le confort de lecture du livre papier demeure très supérieur aux formes dématérialisées. A méditer, à feuilleter, à placer dans votre bibliothèque, après un petit passage chez votre libraire !

(1) « *Ils ont critiqué le progrès. Entretien avec François Jarrige* », *Journal du CNRS*, février 2016. <https://lejournald.cnrs.fr/articles/ils-ont-critique-le-progres>

Philippe Poirrier

LE CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX MISE SUR LE NUMÉRIQUE

Le Centre des monuments nationaux développe son numérique, avec comme manifestation la plus visible la refonte de ses sites internet. Un effort qui a représenté un investissement de près d'un million d'euros en 2015, et qui devrait encore se chiffrer cette année aux environs de 600 000 euros. Les dépenses n'étaient encore que de 100 000 euros en 2012 et 2013, avant une première accélération à 600 000 en 2014. Principale innovation : le site unique de l'établissement cède la place à un site par monument, avec en parallèle un portail



commun. « Nous avons remarqué, explique le président du CMN, Philippe Béval, que sur les moteurs de recherche, la présence d'un seul site jouait un rôle d'écran entre l'internaute et

l'information ».

Les nouveaux sites donnent sur les monuments les informations classiques sur les accès, les heures d'ouverture, les événements. Ils sont ouverts à la vente en ligne pour le public et pour les professionnels.

Le CMN met aussi en ligne une plateforme, *mapierrealedifice*, permettant aux internautes de faire un don. A commencer par la participation à la restauration des épis de faîtage du château d'Azay-le-Rideau. Mais bien entendu, chacun des monuments du réseau est concerné.